PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE LA
SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

UNE MISSION MILITAIRE PRUSSIENNE AU MAROC EN 1860

(Impressions du colonel von GOEBEN, d'après sa correspondance)

PAR

les Lieutenants P. BOUDOT et V. PAULIER

DÉTACHÉS A LA SECTION HISTORIQUE.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1908

Tous droits réservés.

UCSB LIBRARY
X-52279

12,50

UNE

MISSION MILITAIRE PRUSSIENNE

AU MAROC EN 1860

(Impressions du colonel von GOEBEN, d'après sa correspondance)

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Cᵉ, RUE CHRISTINE, 2.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE LA
SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

UNE MISSION MILITAIRE PRUSSIENNE AU MAROC EN 1860

(Impressions du colonel von GOEBEN, d'après sa correspondance)

PAR

les Lieutenants P. BOUDOT et V. PAULIER
DÉTACHÉS A LA SECTION HISTORIQUE.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1908
Tous droits réservés.

UNE MISSION MILITAIRE PRUSSIENNE

AU MAROC EN 1860

(Impressions du colonel von GOEBEN, d'après sa correspondance).

L'attention de l'Europe, un instant détournée de l'Afrique du Nord par les événements de Crimée et d'Italie, se reportait de nouveau vers le continent noir à la fin de 1859.

A la frontière algéro-marocaine, les incursions des Beni Snassen sur notre territoire provoquaient la rapide et énergique intervention du général de Martimprey (20 octobre-10 novembre) ; d'autre part, les actes d'hostilité commis par les Riffains contre la garnison de Ceuta déterminaient le gouvernement espagnol à déclarer la guerre au Sultan de Fez (22 octobre).

Certaines analogies politiques et ethnographiques entre l'Algérie et le Maroc permettaient d'espérer que cette expédition présenterait un grand intérêt au point de vue militaire. De même que l'armée française lors de la conquête de l'Algérie, les troupes espagnoles allaient, en effet, combattre un adversaire qui n'avait, à beaucoup près, ni leur instruction ni leur armement ; par contre, l'habileté des Marocains et l'énergie de leur résistance exaspérée par le fanatisme religieux devaient, en plus d'une occasion, mettre les généraux espagnols aux prises avec de sérieuses difficultés et obliger officiers et sol-

dats, en mainte circonstance, à faire preuve à la fois de courage, de prudence, d'endurance et de décision.

Les enseignements que cette campagne était susceptible de fournir suffisent à expliquer l'empressement que manifestèrent certains gouvernements européens à envoyer des missions auprès de l'armée d'opérations. De toutes, la mission prussienne fut la plus importante (1). A sa tête (2) fut placé le colonel von Goeben, chef d'état-major du VIIIe corps, dont la valeur militaire et un long séjour en Espagne justifiaient la désignation (3).

---

(1) Les officiers étrangers qui suivirent la campagne étaient au nombre de 15 à la fin de la guerre ; à l'exception des officiers russe et autrichien, ils n'arrivèrent qu'après la prise de Tétuan (Schlagintweit, *Der spanisch-marokkanische Krieg in den Jahren 1859 und 1860*, Leipzig, 1863, Brockhaus, p. VIII). — Le comte Clary, colonel de la garde nationale, ne rejoignit que vers le milieu du mois de mars.

(2) Cette mission comprenait au début : le major von Sandrart, le capitaine de cavalerie baron Roth von Schreckenstein, le capitaine comte Kanitz ; puis, plus tard, le lieutenant en premier von Iena, le capitaine de Stolberg, ainsi qu'un médecin, le docteur Lucius.

(3) Auguste-Charles-Frédéric-Christian von Goeben naquit à Stade (Hanovre), le 10 décembre 1816. Son père avait servi dans l'armée anglaise. Bien qu'Hanovrien, Goeben professe, dès son jeune âge, la plus grande admiration pour la Prusse qu'il considère comme le « non plus ultra de toutes les nations ». En 1833, malgré les instances de sa famille, il entre au service prussien et est nommé second-lieutenant en 1835. En mars 1836, il quitte l'armée. Il veut d'abord aller aux Indes qu'il rêve de soustraire à la domination anglaise. Mais son père le sait un « ultra-royaliste » ; il lui rappelle que le roi d'Angleterre est aussi roi de Hanovre : Goeben renonce à son projet. La guerre civile qui déchire alors l'Espagne va offrir un nouveau champ d'activité au jeune officier en congé. Ayant appris que l'Angleterre autorisait le colonel Lacy Evans à lever un corps de volontaires pour soutenir la cause constitutionnelle, Goeben, après en avoir reçu l'autorisation du gouvernement prussien, rejoint les nombreux officiers allemands qui se trouvaient déjà dans les rangs carlistes. Il satisfait ainsi et « son royalisme et sa haine contre l'Angleterre ». Plusieurs fois pris et repris

*
* *

Au cours de son voyage et pendant son séjour au Maroc, Goeben écrivit de nombreuses lettres. De retour en Prusse, il les revit ; il condensa ou supprima beaucoup de détails purement personnels, compléta ou précisa bien des points qu'il n'avait fait qu'indiquer, mais conserva à sa correspondance son caractère original. Celle-ci, publiée en 1863 et 1864 (1), relate ce que Goeben et ses compagnons de voyage et de camp ont vu et observé « pendant ce temps trop vite passé (2) » ; l'auteur dépeint « fidèlement, peut-être en couleurs ternes,

---

au cours de la campagne, il n'échappe à la mort que par miracle et obtient rapidement le grade de lieutenant-colonel carliste. En 1840, après l'écrasement de don Carlos, Goeben « riche en honneurs et en blessures » regagne sa patrie, traverse à pied la France, recevant en route les secours que l'on accorde aux vagabonds ; il atteint ainsi Darmstadt sans un pfennig en poche. Il fait paraître l'année suivante son livre : *Vier Jahren in Spanien,* qui attire sur lui l'attention du prince de Prusse, et est réintégré dans l'armée au début de 1842. Placé à l'état-major général en 1843, il passe premier-lieutenant en l'année suivante, puis capitaine en 1845. Nommé à l'état-major du IVe corps, à Magdebourg, en 1848, il s'y lie avec le major von Moltke. De mai à septembre 1849, il participe à la répression des soulèvements dans la Prusse occidentale et se fait remarquer à nouveau par le prince royal de Prusse, qui le prend dans son état-major. L'année suivante, il est promu major, puis affecté au grand état-major général. De 1851 à 1855, il est encore attaché au prince de Prusse ; lieutenant-colonel en 1855, il remplit successivement les fonctions de chef d'état-major général au IVe corps, à Magdebourg, puis au VIIIe, à Coblentz, où il est nommé colonel en 1858. — On devait le retrouver commandant du VIIIe corps, puis de la Ire armée, dans la guerre franco-allemande (Gebhard Zernin, *August von Goeben,* Berlin, 1901, Mittler, 409 p. in-8°).

(1) A. von Goeben, *Reise- und Lager-Briefe aus Spanien und vom spanischen Heere in Marocco,* Hannover, 1863, Hahn'sche Hofbuchhandlung, I. Band, 378 p. ; 1864, II. Band, 369 p. in-8°.

(2) *Loc. cit.*, Introduction, t. I, p. I.

toutes les belles choses, d'une richesse et d'une splendeur insoupçonnées, qu'il leur fut donné d'admirer, tant en Espagne que dans la petite partie de l'immense empire marocain qui leur était devenue accessible (1) ». Il s'efforce de faire revivre à ses camarades les jours passés au camp espagnol, de leur rappeler « leurs impressions d'alors, leurs préoccupations, leurs espérances et les joies enivrantes du combat, dont chacun d'eux gardera toujours le souvenir (2) ».

Il est possible que Goeben, avant de livrer ses lettres au public, ait eu connaissance des nombreux ouvrages espagnols parus au lendemain de la campagne. La description qu'il donne des événements militaires dont il fut témoin diffère peu de celle fournie par la publication du Dépôt de la Guerre de Madrid (3). Ses vues personnelles et ses « impressions » constituent donc la seule partie vraiment intéressante et nouvelle de son ouvrage. Il a la critique facile et la parole un peu rude. Ses appréciations ne sont pas toujours des plus flatteuses pour la manière dont les Espagnols conduisirent les opérations ; mais il rend loyalement un éclatant hommage à la bravoure remarquable et à l'endurance dont ils firent constamment preuve au cours de cette campagne (4).

*
* *

Les membres de la mission prussienne furent désignés dès le 21 novembre 1859. Forcés d'attendre jusqu'à la

---

(1) *Loc. cit.*, Introduction, t. I, p. II.

(2) *Ibid.*

(3) *Atlas histórico y topográfico de la Guerra de África en 1859 y 1860*, publicado por el Depósito de la Guerra, á cargo del Cuerpo de Estado Mayor del Ejército en 1861.

(4) La *Revue d'Histoire*, en publiant certaines appréciations de Goeben, en laisse, bien entendu, toute la responsabilité à celui-ci.

fin de l'année l'autorisation du Gouvernement de la reine Isabelle, ils ne purent atteindre Madrid que le 15 janvier 1860, puis Cadix le 25 du même mois. Ce long retard devait les empêcher d'assister à tous les combats qui se livrèrent aux abords de Ceuta et à la marche que le corps expéditionnaire exécuta de cette ville sur Tétuan.

Dès son arrivée dans la Péninsule, Goeben constate « l'attention passionnée avec laquelle les Espagnols suivent les mouvements de leur armée d'Afrique. Le peuple éprouve un brûlant désir de voir l'Espagne rehausser son prestige aux yeux de l'étranger et occuper à nouveau dans le monde une situation répondant davantage à sa grandeur passée (1) ».

Pour la première fois depuis les guerres civiles, les troupes espagnoles combattent un ennemi extérieur. La campagne actuelle est vraiment une entreprise nationale ; tous les partis l'ont accueillie avec un réel enthousiasme, car depuis les carlistes jusqu'aux progressistes, tous se trouvent représentés dans le haut commandement de l'armée.

A Madrid, dans les milieux officiels, on avait représenté à Goeben cette expédition comme la continuation du glorieux combat soutenu, pendant quatre siècles, par les rois chrétiens de Castille contre les Infidèles. Mais, à sa grande surprise, il constate que le sentiment religieux n'est pour rien dans l'enthousiasme populaire. « L'honneur de l'Espagne exigeait la guerre (2) », tel était le cri unanime ; et pour « l'honneur de l'Espagne » on voulait de grandes et durables conquêtes : l'annexion de Tétuan et, si possible, celle du Nord-Ouest de l'Afrique.

La prise de Tétuan, dont on attend la nouvelle à la

---

(1) *Loc. cit.*, Cadix, 26 janvier 1860, t. I, p. 135.
(2) *Ibid.*, p. 138.

fin de janvier, ne peut être, en effet, qu'un premier pas ; on craint même que la chute de cette ville n'amène le Sultan du Maroc à demander la paix, et cela par l'entremise de « l'odieuse Angleterre (1) ». « Car, ajoute Goeben, l'Angleterre est détestée en Espagne, et doublement, parce qu'elle y est aussi redoutée. D'ailleurs, aux Français, on ne témoigne guère plus de sympathie ; leur séjour de cinq années dans la Péninsule n'a pas laissé un assez bon souvenir pour que l'on fasse montre à leur égard de dispositions amicales (2) ». Les Espagnols ont conscience de les avoir glorieusement chassés de leur pays, et ils ont gardé vis-à-vis d'eux un sentiment de supériorité, auquel se mêle bien un peu de mépris, mais non de haine. Au contraire, depuis un siècle, l'Angleterre n'a fait qu'imposer à l'Espagne humiliation sur humiliation ; il n'est pas jusqu'au souvenir de Wellington et de son armée qui ne blesse le sentiment espagnol. Et, de plus, c'est l'Angleterre encore qui règne à Gibraltar ! Cela seul suffirait pour qu'elle soit détestée (3).

Les Espagnols sont convaincus qu'elle est absolument opposée à l'extension de leur domination dans l'Afrique du Nord. Pour eux, il n'est pas douteux qu'elle ne soutienne déjà en secret les Marocains, et ils s'attendent même, dès que l'occasion s'en présentera, à la voir intervenir en faveur de ces derniers.

Le 28 janvier, Goeben et ses compagnons rejoignent

---

(1) *Loc. cit.*, Cadix, 26 janvier, t. I, p. 136.

(2) *Ibid.*

(3) A différentes reprises, Goeben revient, peut-être avec trop de complaisance, sur la haine du peuple espagnol contre l'Angleterre. « Tant que Gibraltar sera anglais, il n'y aura entre l'Espagne et l'Angleterre qu'une trève et non la paix » (*Loc. cit.*, t. I, p. 175). — « Tant que Gibraltar sera anglais, les Espagnols considéreront les Anglais comme leurs ennemis naturels » (*Ibid.*, t. I, p. 176).

l'armée espagnole devant Tétuan (1) et se présentent aussitôt à son commandant en chef, le général O'Donnell. Celui-ci leur fait le meilleur accueil, mais les prévient qu'en l'absence de toute ressource sur le sol africain, ils seront obligés de retourner s'équiper à Gibraltar.

En attendant qu'on lui prépare l'autorisation nécessaire pour s'embarquer sur le premier paquebot en partance, Goeben s'informe de la situation générale auprès de quelques officiers de l'état-major général. Les camps de l'armée espagnole (2), protégés par des tranchées et par trois redoutes, se trouvent établis à l'embouchure du Rio Martin ou Oued el Chelu. En face, les Marocains, sous les ordres de Muley Abbas, frère du Sultan, travaillent activement à fortifier les hauteurs au Nord et au Nord-Est de Tétuan (3).

Le général O'Donnell dispose, à ce moment, d'environ 50 bouches à feu, rayées pour la plupart. Il attend pour le lendemain 29 son matériel de siège, qui, paraît-il, doit comprendre 70 pièces de gros calibre. Jusqu'à l'arrivée de ce matériel, l'armée espagnole garde une attitude strictement passive et se contente de repousser les attaques de l'ennemi, qui reçoit journellement des renforts. Les interlocuteurs de Goeben pensent qu'il s'écoulera bien encore 8 ou 15 jours avant qu'on entreprenne rien contre Tétuan. Le chef de la mission prussienne trouve excessive la prudence qu'O'Donnell montre en

---

(1) Tétuan est distant de 10 kilomètres environ de la mer.

(2) Les forces réunies devant Tétuan comprenaient 48 bataillons 1/2, 11 escadrons, 2 compagnies du génie, 56 bouches à feu, soit 25,000 hommes environ, dont au maximum 1,100 cavaliers. En raison des pertes dues aux combats et surtout aux maladies, les bataillons ne comptaient plus en général que 250 à 300 hommes ; l'effectif des escadrons variait entre 60 et 100 chevaux.

(3) « Il est difficile, dit Goeben, en ce qui concerne leurs effectifs, de donner des chiffres exacts, les Espagnols étant toujours très portés à les exagérer » (*Loc. cit.*, Au camp, 10 février, t. I, p. 241).

cette circonstance; elle ne peut s'expliquer que par l'exagération dont sont empreintes les évaluations espagnoles en ce qui concerne les effectifs de l'armée marocaine, la solidité de ses travaux de défense et l'armement dont elle dispose.

Car les Espagnols sont convaincus que les Anglais fournissent au Sultan des vivres, des munitions et des canons, lui envoient des officiers déguisés pour conduire les opérations de son armée et des ingénieurs pour diriger ses travaux de défense. Les Marocains en auraient bien besoin. « Au début, ces pauvres diables, d'après le témoignage de leurs adversaires eux-mêmes, se jetaient avec un véritable héroïsme (1) » aussi bien sur l'infanterie que sur les batteries espagnoles, dont ils venaient tuer les servants à coups de yatagan. Mais ils sont devenus plus circonspects et craignent maintenant les canons et les baïonnettes auxquels ils n'ont à opposer que leur bravoure.

Suivant les conseils d'O'Donnell, les officiers prussiens retournent s'équiper à Gibraltar. Là, ils sont frappés du contraste que présente le soldat anglais avec le soldat espagnol.

Ce dernier, « petit, sec, alerte, à l'allure souple, est indolent dans son attitude; sa tenue, surtout son poncho brun et ses hautes guêtres de couleur sombre, est peu brillante, mais évidemment très commode et pratique (2) ». Alors que dans la Péninsule on semble préoccupé de donner aux troupes un extérieur soigné, au camp on professe à ce sujet la plus grande indifférence. Les armes se trouvent dans un état lamentable (3).

---

(1) *Loc. cit.*, Rade de Tétuan, 28 janvier, t. I, p. 160.

(2) *Loc. cit.*, Gibraltar, 29 janvier, t. I, p. 173.

(3) Goeben cependant reconnaît que les soldats espagnols sont très soucieux de leur propreté. Tous les jours par centaines, ils vont laver

A Gibraltar, au contraire, les soldats anglais sont, en général, « grands, bien charpentés et bien nourris. Beaucoup d'entre eux, surtout des sous-officiers, sont réellement de beaux gaillards. Dans la rue, ils ont une démarche un peu lourde, mais ils passent raides, leurs torses puissants étroitement sanglés dans leur brillante tunique rouge. Habillement et armement sont dans le meilleur état; pas une tache, pas un raccommodage à leurs effets (1) ».

Une fois équipés, Goeben et ses compagnons quittent Gibraltar le 3 février. Mais la tempête les force à se réfugier à Ceuta, et ils ne débarquent que le 8 dans la rade de Tétuan. Une surprise désagréable les y attend : l'armée espagnole s'est emparée de la ville pendant leur absence.

Quelles vont être les conséquences de cet événement? Goeben appréhende fort qu'il n'amène la paix, car, chose incroyable pour lui, mais indubitablement vraie, l'armée espagnole tout entière la souhaite ardemment. Il conserve pourtant l'espoir « d'entendre encore siffler les balles (2) »; car de l'autre côté du détroit, chaque Espagnol, qu'il habite un palais ou une misérable hutte, ne rêve que gloire, victoires et conquêtes (3).

Les officiers prussiens se présentent de nouveau au général O'Donnell, qui prescrit à son chef d'état-major

---

leur linge dans les ruisseaux, et ils profitent de toutes les occasions pour faire une toilette complète.

(1) *Loc. cit.*, Gibraltar, 29 janvier, t. I, p. 173.

(2) *Loc. cit.*, Au camp de Tétuan, 8 février, t. I, p. 217.

(3) O'Donnell ne partageait point ce sentiment; avant son départ pour l'armée, il avait, comme chef du Gouvernement, déclaré à plusieurs reprises « qu'il ne partait pas en Afrique pour faire des conquêtes, dont l'Espagne n'avait pas besoin..... » (*Loc. cit.*, 13 février, t. I, p. 275).

de leur fournir toutes facilités pour s'installer ; Goeben et ses compagnons établissent leurs tentes près de celle du commandant en chef.

Malgré cet accueil cordial, ils remarquent, dès leur arrivée à Tétuan « qu'il ne faut pas espérer trouver chez les Espagnols les prévenances que, dans l'armée allemande, on témoigne toujours aux officiers étrangers (1) ». Elles ne sont ni dans leur caractère ni dans leurs habitudes (2). Une vie en commun assez longue permet seule d'obtenir droit de cité auprès d'eux. Moins on cherche à s'imposer, plus on leur témoigne de politesse, de réserve, de mesure, et plus vite on se fait accepter dans leur intimité. « Nous autres, Allemands, conclut Goeben, habitués à une camaraderie sans contrainte, même à l'égard des officiers étrangers, nous trouvons cela réellement très pénible (3) ».

Le 9, son installation terminée, Goeben parcourt le champ de bataille de Tétuan. Il s'étonne de la facilité avec laquelle les Marocains ont été délogés de leurs positions qui, occupées par des troupes européennes, auraient présenté une très grande valeur défensive : quelques minutes ont suffi aux Espagnols pour s'en emparer, car leurs ennemis ne savent pas se servir du peu d'artillerie qu'ils possèdent. Dans la défensive, ces derniers n'ont jamais utilisé le terrain et, tandis qu'ils laissaient inoccupés les passages les plus difficiles, ils allaient s'établir dans des fonds d'où les Espagnols les

---

(1) *Loc. cit.*, Au camp de Tétuan, 8 février, t. I, p. 220-221.

(2) Le fait suivant très caractéristique indique, dit Goeben, les sentiments que beaucoup d'Espagnols professent à l'égard des étrangers. Dans la bataille du 23 mars, un officier d'état-major, en voyant tout le groupe des officiers prussiens s'élancer en avant le sabre à la main, avait un moment cru qu'ils voulaient passer dans les rangs des Marocains (*Loc. cit.*, t. II, p. 187).

(3) *Loc. cit.*, Au camp de Tétuan, 8 février, t. I, p. 221.

chassaient avec la plus grande facilité. Enfin, « à la suite des nombreuses défaites qu'ils ont subies, ils sont démoralisés (1) ».

Et leurs fortifications ! Goeben, d'après ce qu'on lui en avait dit au camp, s'attendait à trouver de formidables travaux. Mais il ne voit que des tranchées insignifiantes que, presque partout, fantassins et cavaliers peuvent franchir sans la moindre difficulté. Sur quelques points seulement, il aperçoit des emplacements de batteries, dont les parapets sont pourvus d'embrasures assez régulières ; mais, même là, le fossé est assez facilement franchissable. Devant « ces pitoyables retranchements et la non moins misérable artillerie qui les garnissait, les Espagnols, dit Goeben, devraient bien revenir de leur idée que l'Angleterre fournit du matériel de guerre et des approvisionnements au Sultan, et qu'il se trouve auprès des chefs marocains des Anglais pour les conseiller et les aider ; car ce que fait l'Angleterre, elle le fait bien (2) ».

Le 10, Goeben visite Tétuan. « Les Espagnols exultent, dit-il..... Avec orgueil, ils attribuent la défaite de leurs adversaires et la prise de cette ville importante à l'héroïsme incomparable de leurs soldats ainsi qu'à la science consommée de leurs chefs dans l'art de la guerre, où ceux-ci furent rarement égalés (3) ». Il entend des officiers haut placés prétendre que les Espagnols ont fait en trois mois ce que les Français ont mis trente ans à accomplir en Algérie. « Je n'en crois pas mes oreilles, ajoute-t-il ; et l'on me raconte cela très tranquillement, comme un fait universellement reconnu..... Naturellement, on trouve aussi parmi les Espagnols des

---

(1) *Loc. cit.*, Au camp, 10 février, t. I, p. 241.
(2) *Ibid.*, p. 240.
(3) *Loc. cit.*, 11 février, t. I, p. 254.

gens sans prévention ni parti pris (1) », entre autres O'Donnell, « qui ne s'exagère pas ses succès (2) », mais la majorité des officiers estiment que « seuls des Espagnols étaient capables d'accomplir quelque chose d'aussi grand (3) ». De telles affirmations ont le don d'exaspérer Goeben : « Il est impossible, dit-il, de mieux glorifier qu'eux ce qu'ils ont fait (4) » et cependant la campagne aurait pu être plus heureusement conduite. La concentration de l'armée et son séjour de six semaines à Ceuta furent de grosses fautes (5) ; elles entraînèrent de lourds sacrifices que n'ont pas compensés les résultats obtenus. La marche de Ceuta sur Tétuan, qu'il eut été possible d'éviter, coûta plus de 1,500 morts et blessés, sans compter les très nombreux malades. En outre, les Espagnols eurent le tort d'emmener, en plus de leurs batteries de montagne transportables, toute leur artillerie montée. « Infatigables marcheurs comme ils le sont..... ils étaient capables, sans cette artillerie, d'atteindre facilement Tétuan en deux ou trois jours (6) ». Enfin, ils auraient pu s'emparer très facilement de la ville, le 31 janvier, quand ils eurent rejeté les Marocains dans les montagnes : ils auraient ainsi évité les massacres et les pillages que ces derniers y commirent.

La paix sortira-t-elle des négociations engagées le len-

---

(1) *Loc. cit.*, 11 février, t. I, p. 255.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, t. I, p. 254.

(5) Au début de la campagne, O'Donnell paraît avoir eu l'intention d'attaquer en premier lieu Tanger, pour frapper un grand coup. La faiblesse de la flotte espagnole et certains égards vis-à-vis de l'Angleterre le firent, d'après Goeben, renoncer à ce projet. On n'envisagea pas le cas d'un débarquement à Tétuan même.

(6) *Loc. cit.*, 22 février, t. I, p. 368.

demain de la bataille de Tétuan (1)? D'après tout ce qu'il a vu ou entendu en Espagne et les nouvelles qu'il en reçoit, Goeben ne le croit pas. Si les pourparlers sont rompus, que va faire O'Donnell ?

Dans un dîner offert à la mission prussienne, le commandant en chef expose ses projets. Il espère que la prise de Tétuan marquera la fin des hostilités. Toutefois, il fait ses préparatifs en vue d'une expédition dans l'intérieur; il veut pouvoir la commencer immédiatement si elle devient nécessaire. Il serait impossible, en effet, de continuer les opérations au delà des premiers jours de mai, car la chaleur devient alors trop forte et les mouvements des troupes sont rendus excessivement pénibles par le manque d'eau. Les premières questions à résoudre sont celles des transports et des approvisionnements en vivres et en munitions. Tétuan, que l'on va fortifier et relier à la côte par un chemin de fer, deviendra la base d'opérations. Tanger sera le nouvel objectif qu'O'Donnell se propose d'atteindre ; il compte l'attaquer par terre et par mer. Si la prise de cette ville n'amène pas la paix,

---

(1) Au cours des pourparlers, les envoyés marocains demandèrent à O'Donnell « ce qu'il était venu faire en Afrique, ce qu'il exigeait et à à quelles conditions il conclurait la paix » (*Loc. cit.*, 13 février, t. I, p. 273). Le commandant en chef leur répondit « qu'il avait reçu de la reine d'Espagne, l'ordre de faire la guerre et non la paix; qu'il allait envoyer, le jour même, un général à Madrid pour transmettre leur demande (*) et qu'ils pourraient venir chercher une réponse le 9 » (*Ibid.*). Enfin, il leur reprocha les atrocités commises sur des prisonniers; les envoyés déclarèrent que les coupables étaient des Kabyles, sur lesquels ils ne possédaient que peu d'autorité. Ils ajoutèrent que les Marocains connaissaient peu les Espagnols et avaient été trompés à leur sujet. « Maintenant, nous vous tenons pour braves et magnanimes, et Muley Abbas désire être votre ami » (*Ibid.*, p. 274).

(*) Dans le Rapport sur les opérations qu'O'Donnell adressa à Madrid, il s'abstint de toute appréciation personnelle, se considérant non pas comme le chef du Gouvernement, mais simplement comme un soldat (t. I, p. 274).

il ne restera plus alors qu'à marcher sur Fez, opération qui présentera les plus grandes difficultés, exigera les plus lourds sacrifices et ne pourra, probablement, être exécutée qu'à l'automne (1).

Cette conversation avec le général en chef paraît d'autant plus intéressante à Goeben qu'au camp espagnol on tient les officiers étrangers dans une ignorance à peu près complète de tout ce qui se prépare. « Il faut toujours ouvrir les yeux et les oreilles, il faut être présent partout, sinon l'on n'apprend avec étonnement les choses les plus intéressantes que vingt-quatre heures après qu'elles se sont produites (2) ».

Les jours suivants, Goeben parcourt les environs : il ne voit pas trace de Marocains. Du côté espagnol, aucun dispositif de sûreté, à l'exception d'un unique petit poste, établi sur une hauteur, et qui surveille, à lui seul, toute la vallée. « S'il était venu à l'idée des Maures de tirer sur une sentinelle, jusqu'à laquelle ils auraient pu se glisser sans difficulté, le camp tout entier aurait pris l'alarme (3) ». Goeben n'aperçoit que quelques isolés, qui, paisiblement, lavent leur linge dans un ruisseau. A moins de 2 kilomètres de là, des troupeaux paissent tranquillement, gardés par des pâtres maures. Ces gens ont une entière confiance dans les promesses faites à différentes reprises par les Espagnols de respecter leurs propriétés et de les protéger s'ils restent dans leurs villages. Des habitants des

---

(1) *Loc. cit.*, 13 février, t. I, p. 277.

(2) *Ibid.* — Goeben se plaindra encore, à différentes reprises, qu'on laisse « la colonie prussienne » dans l'isolement; qu'on la considère comme un groupe de touristes qui auraient planté là leurs tentes, et qu'on les traite absolument, lui et ses camarades, comme « les correspondants des journaux anglais ou français » qui suivent l'armée (t. I, p. 370).

(3) *Loc. cit.*, 13 février, t. I, p. 285.

environs quittent Tétuan ou y rentrent avec des ânes ou des mulets lourdement chargés et traversent les lignes espagnoles sans être inquiétés ni même interpellés.

De ses promenades à cheval, Goeben rapporte l'impression qu'ici, Espagnols et Marocains considèrent la guerre comme terminée (1) et que les premiers trouvent superflues les mesures de sécurité qu'ils prenaient auparavant.

Ces allées et venues des officiers prussiens paraissent étranges aux Espagnols, qui « ne comprennent pas très bien que l'on s'expose à quelque peine quand on n'y est pas forcé : la plupart d'entre eux ne semblent absolument pas se douter de ce que la mission est venue faire à Tétuan (2) ». Aussi négligent-ils de l'aviser des opérations qu'entreprennent de temps en temps leurs différents corps. Cependant, après des instances réitérées, les officiers prussiens sont prévenus, le 13, qu'une brigade du 3e corps se mettra en mouvement le lendemain matin, à 9 heures, pour exécuter une importante reconnaissance à laquelle ils pourront assister « si cela les intéresse (3) ».

Le 14, par un temps superbe, Goeben et ses compagnons partent à 8 h. 45 du matin pour être exacts au rendez-vous. Lorsqu'ils arrivent au camp du 3e corps, tous les hommes sont encore tranquillement sous leurs tentes. Un des membres de la mission est dépêché vers le général, qu'il trouve en train de déjeuner. Il lui demande à quelle heure il compte partir : le général

---

(1) La veille encore, Goeben constatait qu'O'Donnell et Prim étaient absolument du même avis au sujet de la paix ; ils la désiraient également tous deux, convaincus que la continuation de la guerre « ne pouvait être que funeste à l'Espagne » (*Loc. cit.*, 13 février, t. I, p. 283).

(2) *Loc. cit.*, 15 février, t. I, p. 289.

(3) *Ibid.*

répond « qu'il faut auparavant que les troupes mangent, ce qui exigera bien une demi-heure (1) ».

Ainsi renseignée, la mission prussienne va s'installer sur un mamelon d'où elle peut voir venir les troupes. Vers 11 heures, la tête de la colonne apparaît ; Goeben se porte au-devant d'elle. Deux chasseurs arrivent sur lui au galop. « Je pensai qu'ils venaient en éclaireurs pour nous reconnaître, nous examiner. Oh non! On les envoyait tout simplement demander s'il était possible de monter sur la hauteur d'où l'on venait de nous voir descendre à cheval (2) ».

Goeben est stupéfait de la façon dont les Espagnols comprennent le service de sûreté : le commandant de la colonne « se trouve en tête du premier bataillon ; il n'a dans ce terrain très accidenté ni avant-garde, ni éclaireur, ni flanc-garde (3) ». L'étonnement des officiers prussiens est d'autant plus grand que, dans les rues de Madrid, ils ont vu des troupes marcher avec toutes sortes de précautions.

Après s'être reposée un instant, la colonne repart, le général en tête, suivi de la mission et de quelques aides de camp. L'escorte de cavalerie reste derrière l'infanterie.

Le général et les officiers qui l'accompagnent arrivent peu après sur un plateau qu'ils traversent à toute allure, et, « absolument comme s'il n'y avait aucun ennemi en Afrique, ils s'enfoncent dans un étroit ravin. On a perdu de vue la colonne (4) » et on laisse un officier d'ordonnance pour lui indiquer le chemin à prendre. Ce chemin est un simple sentier bordé de haies hautes de 12 à 16 pieds. « Si quelques Marocains s'étaient trou-

---

(1) *Loc. cit.*, 15 février, t. I, p. 289.
(2) *Ibid.*, p. 290.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 292.

vés embusqués dans ce fouillis de haies, dit Goeben, ils nous auraient sans peine et sans danger abattus les uns après les autres ; nous n'aurions jamais pu arriver jusqu'à eux (1) ». Au bout de quelque temps, le groupe de cavaliers se trouve brusquement devant un précipice ; il faut alors tourner bride.

De leur côté, les troupes d'infanterie, conduites par deux guides, ont continué leur route dans une autre direction, et personne ne s'est préoccupé du sort du divisionnaire et des officiers qui l'accompagnent. La colonne fait halte près d'un village indigène. On place en avant un poste d'observation : ce fut l'unique mesure de sûreté prise ce jour-là.

Le soir, on s'en retourna comme on était venu : le général et son entourage d'officiers repartirent en avant et arrivèrent au camp à la nuit tombante ; la colonne n'y rentra que quelques heures après.

*
* *

Les conditions que Madrid prétend imposer sont arrivées le 15. On les communique le lendemain aux envoyés marocains. Le gouvernement espagnol exige le payement d'une indemnité de 25 millions de douros, l'établissement d'une ambassade à Fez, la conclusion d'un traité de commerce, la cession de Tétuan et de toute la partie du littoral que l'armée a parcourue entre Ceuta et cette ville ; enfin le Sultan devra s'engager à protéger au Maroc les missionnaires espagnols.

Les envoyés écoutèrent impassibles la lecture de ces conditions ; mais quand il fut question de la cession de Tétuan, ils se regardèrent consternés : « L'Empereur ne pourra jamais y souscrire, dirent-ils, quand bien même

(1) *Loc. cit.*, 15 février, t. I, p. 293.

il le voudrait; car s'il s'y résignait, il perdrait aussi son trône (1) ». Cependant, ils déclarèrent à plusieurs reprises que leur armée souhaitait la paix. Mais le pouvoir de l'Empereur, qui règne depuis quelques mois seulement, est encore mal affermi; l'abandon de Tétuan aux Espagnols l'exposerait aux plus grands dangers. « Qui exige Tétuan, répétèrent-ils, ne veut pas la paix!..... Vous ne pouvez pas faire la guerre trois ans durant, et nous, nous le pouvons pendant quarante. La guerre vous coûte beaucoup d'argent, et l'argent a une fin comme la vie et tous les biens de ce monde; mais ce qui n'a pas de fin, ce sont les hommes au Maroc; les uns meurent, mais il en vient d'autres, et il y en a beaucoup, beaucoup..... Ce qui fait votre supériorité, ce sont vos canons et vos baïonnettes! (2) »

De leur côté, les Espagnols désirent ardemment la fin des hostilités. Tous se rendent compte des difficultés qu'entraînera la continuation de la guerre, si les Marocains rejettent les propositions qui leur sont faites. Il va falloir renforcer considérablement l'armée, faire d'énormes dépenses, s'enfoncer dans l'intérieur où la campagne deviendra beaucoup plus pénible, sacrifier des milliers de braves soldats sans que les troupes aient devant elles un but saisissable, dont l'occupation ou la prise puisse forcer l'ennemi à accepter les conditions qu'on veut lui imposer. Car la conquête de Tanger ou de Fez n'obligera nullement les Marocains à la paix; ceux-ci savent très bien que chaque pas vers l'intérieur améliore leur situation et rend au contraire la position des Espagnols plus critique.

De plus, si l'Empereur se rend aux exigences de

---

(1) *Loc. cit.*, 17 février, t. I, p. 309.

(2) *Ibid.*, p. 316. — De telles paroles étaient peu du goût des Espagnols, et ceux-ci, naturellement, accusèrent les Anglais d'avoir fait là-dessus la leçon aux Marocains.

Madrid, on fera la paix officiellement, mais en réalité les Kabyles, qui ne reconnaissent que très vaguement l'autorité du Sultan, continueront les hostilités autour de Tétuan, comme ils l'ont fait pendant des siècles autour de Ceuta et de Melilla. Dans ces conditions, pour garder Tétuan, on devra y laisser au moins un corps d'armée et dépenser des millions chaque mois.

Enfin, si même le Maroc cède Tétuan, et si les tribus respectent la nouvelle possession espagnole, l'Espagne n'aura retiré de cette guerre qu'un accroissement de charges, puisqu'elle sera obligée de faire vivre Tétuan comme actuellement elle le fait pour Ceuta et les autres presidios. Tétuan mahométane était une ville de commerce florissante ; Tétuan espagnole n'entretiendra plus avec l'intérieur du Maroc que des relations insignifiantes. Pour profiter de ce nouveau domaine, il faudrait faire venir de la métropole des bras et des capitaux dont elle-même a encore besoin pendant des siècles entiers.

Non ! le but est atteint ! L'affront fait au drapeau espagnol a été vengé ; les Marocains vaincus ont demandé la paix. L'Europe a assisté avec étonnement à ce relèvement de l'Espagne, qu'elle avait si longtemps considérée avec dédain. Comme dans les siècles passés, les armées espagnoles ont remporté des victoires et conquis des villes, sur des rivages ennemis. L'honneur est satisfait ; maintenant il faut être magnanime envers l'adversaire vaincu, mais aussi se montrer pratique et ne pas rendre la paix impossible par des prétentions inacceptables, ni surtout donner à l'Angleterre l'occasion d'intervenir.

« Voilà ce que j'entends partout, dit Goeben, et si j'étais Espagnol, je voudrais aussi la fin de cette guerre stérile..... Mais, à ma grande joie, en Espagne on pense autrement (1) », et la Reine elle-même souhaite

(1) *Loc. cit.*, 17 février, t. I, p. 313.

avec enthousiasme la continuation de la guerre, la soumission et la conversion des Infidèles.

O'Donnell a accordé aux Marocains un délai de huit jours, à l'expiration duquel il recommencera les hostilités si la paix n'est pas conclue.

Le 24 février, les négociations sont rompues. Les Marocains rejettent les conditions qui leur ont été faites, et « ils s'attendent à une marche immédiate de l'armée espagnole contre Tanger. Mais ils peuvent se tranquilliser : ils auront tout le temps de recevoir leurs renforts, car il se passera encore des semaines avant que les Espagnols ne soient en état de mettre leurs projets à exécution (1) ».

*
* *

Goeben profite des longs jours d'inaction passés sous les murs de Tétuan (2) pour étudier de près l'armée dont il est venu suivre les opérations.

Cette armée est, sous bien des rapports, anormalement constituée. Quand on la créa, on fit bon marché des principes sur lesquels est basée l'organisation de la puissance militaire de l'Espagne et que l'on appliquerait en cas de guerre continentale (3). Pour la former, on utilisa les premières troupes que l'on avait sous la

---

(1) *Loc. cit.*, Camp de Tétuan, 24 février, t. I, p. 378.

(2) Cette inaction n'est pas imputable uniquement au commandement espagnol. La flotte devait, en effet, débarquer les approvisionnements et les vivres nécessaires à l'armée, et elle ne le pouvait qu'aux rares moments où le temps lui permettait d'approcher sans danger de la côte.

(3) Suivant le plan d'organisation et d'après la force de l'armée (40 régiments d'infanterie et 20 bataillons de chasseurs), une brigade d'infanterie sur le pied de guerre comprend deux régiments de ligne à deux bataillons chacun et un bataillon de chasseurs. — Dans le corps

main; puis, pour compléter ces troupes, on prit les premiers hommes disponibles, car on voulait faire participer le plus grand nombre de corps possible à la campagne qui allait commencer. Trois corps d'armée, un corps de réserve, une division de cavalerie et une brigade combinée d'artillerie et de génie furent ainsi successivement dirigés sur Ceuta.

L'infanterie de ligne comprit 38 bataillons provenant de 27 régiments différents; les 80 bouches à feu de l'armée furent prises dans six régiments d'artillerie. On procéda d'une façon analogue pour la cavalerie.

En temps de paix, les régiments espagnols relèvent directement et uniquement des directeurs d'armes et des commandants de provinces et de districts. Cette organisation permit à O'Donnell, Ministre de la Guerre et chef du Gouvernement, de faire comme il l'entendait les nominations aux hauts emplois de l'armée qu'il devait commander. Il en profita pour y placer les membres militaires les plus éminents (1) de tous les partis et donner ainsi à la guerre contre le Maroc le caractère d'une entreprise absolument nationale. « On prétend même que ces considérations politiques sont beaucoup plus

---

expéditionnaire, certaines brigades n'étaient qu'à trois bataillons d'infanterie, d'autres avaient deux bataillons de chasseurs, quelques-unes enfin n'en possédaient pas.

(1) Parmi ces derniers, il faut ranger Prim. Prim, commandant du 2e corps, avait appartenu au parti démocratique. Sous la régence, on allait même jusqu'à lui attribuer des opinions républicaines.

Goeben le dépeint ainsi : « C'est un homme de grande valeur, vigoureux, très ambitieux, très passionné. Il a la réputation d'une très grande bravoure personnelle; dans le peuple, et surtout dans sa province natale, on le considère comme le premier soldat de l'Espagne. Ses partisans l'appellent le *Bayard de l'armée*, mais ses adversaires, et ils sont nombreux au camp, ne parlent, naturellement, de ses exploits qu'avec un sourire ironique » (*Loc. cit.*, 13 février, t. I, p. 281).

entrées en ligne de compte dans le choix des candidats que les talents militaires de ceux-ci (1) ».

Dans les états-majors, les aides de camp et les officiers d'ordonnance sont choisis par le général auprès duquel ils doivent servir et restent attachés à sa personne. Ils le suivent s'il reçoit un autre commandement ou s'il perd le sien (2).

Le grand quartier général comprend une soixantaine d'officiers, sans compter ceux des services administratifs ni les missions étrangères.

Enfin, de même qu'en France et en Angleterre, le nombre des officiers de troupe est proportionnellement beaucoup plus élevé dans l'armée espagnole que dans l'armée prussienne (3).

De l'avis de Goeben, la tenue de l'infanterie est commode; elle comprend : le poncho, muni d'un collet et serré à la ceinture, vêtement très pratique, que les troupes portent sur une veste jaune; un pantalon ample, bleu ou rouge, avec de hautes guêtres, enfin la coiffure appelée « ros » (4), et des sandales.

Les officiers, qui ont à peu près la même tenue, sont

---

(1) *Loc. cit.*, t. II, p. 9.

(2) Un général, tombé malade au cours de la campagne, ayant dû être évacué sur l'Espagne, ses officiers d'ordonnance seraient repartis avec lui si O'Donnell n'avait eu pitié d'eux et ne les avait gardés à l'armée.

(3) Dans la cavalerie, par exemple, le nombre des officiers est absolument disproportionné : les 12 escadrons qui sont à Tétuan, et dont l'effectif est à peine de 1,100 chevaux, comptent 135 officiers de troupe non compris ceux des états-majors de la division et des brigades.

Dans l'infanterie, la proportion est moins forte, surtout après ces trois mois de campagne : Goeben a vu plusieurs fois des compagnies avec 2 officiers, une même avec un seul. Dans l'artillerie, pour 12 batteries donnant un total de 54 pièces, il y a 60 officiers servant effectivement.

(4) Du nom du général Ros de Olano, son inventeur (Schlagintweit, *loc. cit.*, p. 95).

unanimes à reconnaître que poncho, ros et guêtres se sont fort bien comportés. Les soldats espagnols ont tous une paire de souliers. Mais ils préfèrent à ceux-ci leurs sandales, les « alpargatas » ; ils les portent presque exclusivement, même par le mauvais temps, contre lequel ils s'abritent en s'enveloppant dans leur « manta », la couverture nationale. Toujours, par la pluie, « on aperçoit les sentinelles drapées dans cette mante, ne laissant voir que leurs yeux (1) ».

Goeben, et avec lui tous les étrangers qui se trouvent au camp, sont d'avis que l'équipement de l'infanterie espagnole est peu décoratif, mais qu'il répond mieux que celui de n'importe quelle autre troupe européenne aux exigences de la vie de campagne.

Le soldat porte un petit sac de peau de veau contenant un pantalon de drap, une chemise, un caleçon, divers objets et 40 cartouches. Sur chaque sac est monté une petite cafetière dans un étui de fer-blanc et, sur les côtés, sont bouclés les souliers de réserve ou les sandales. Les hommes, fractionnés en groupes de huit ou dix, sont chargés à tour de rôle des ustensiles de cuisine qui doivent servir au groupe. Enfin, chacun a aussi un petit bidon avec un gobelet de fer-blanc et un étui-musette.

Quant à la tente démontable, dont chaque homme porte une partie, elle est fort appréciée (2).

L'infanterie est encore armée du fusil lisse à percussion ; un seul régiment a reçu le fusil Minié à quatre rayures, que l'on se propose de donner sous peu à toute l'infanterie, et dont les bataillons de chasseurs sont déjà

---

(1) *Loc. cit.*, t. II, p. 14.

(2) Elles servaient pour 5 ou 6 hommes. « Sans elles, dit Goeben, l'armée ne serait jamais arrivée jusqu'à Tétuan..... Combien de misères, de maladies et de morts ont occasionné les pluies, dans l'armée alliée, en 1813..... » (*Loc. cit.*, 11 février, t. I, p. 253).

complètement pourvus. Le fantassin espagnol a aussi une baïonnette.

Les Marocains craignent la baïonnette, mais ils sont unanimes à dire que les Espagnols tirent mal. En effet, ceux-ci ne paraissent attacher qu'assez peu d'importance à l'instruction du tir (1).

Les hommes de l'artillerie à pied et du génie ont, au lieu du poncho, une capote bleu sombre qui leur va jusqu'au genou ; leur équipement et leur armement sont semblables à ceux de l'infanterie.

Les Espagnols affectionnent particulièrement leur artillerie de montagne et avec juste raison. Leurs pièces de montagne, en effet, suivent partout leur infanterie, et sans difficulté, ce qui est de la plus haute importance dans ce pays accidenté. Elles sont extrêmement maniables puisqu'il suffit d'une minute pour qu'elles soient montées et prêtes à faire feu, et qu'il ne faut pas plus de temps pour les démonter et les recharger sur les mulets.

L'artillerie de montagne n'emploie que ces animaux ; ils sont en effet beaucoup plus sûrs et beaucoup plus résistants que les chevaux ; trois suffisent pour le transport d'une pièce.

Dans la cavalerie, les uniformes sont variés, mais tous les hommes, à quelque corps qu'ils appartiennent, ont le même grand manteau bleu avec le collet. Seuls, les

---

(1) Lorsque Prim, à l'attaque de Tétuan, mit à la tête de son corps d'armée le bataillon de volontaires catalans, une partie des hommes ne savaient pas encore convenablement charger leurs armes. Aussi le bataillon perdit-il, en un instant, un cinquième de son effectif. « On pourrait croire, dit Goeben, qu'à des bataillons aussi peu instruits que l'étaient les bataillons de volontaires, on se fût préoccupé de donner un chef capable et expérimenté. C'est juste le contraire qui est arrivé. Des considérations politiques ont fait attribuer le commandement de tous ces bataillons à un officier éloigné depuis longtemps du service actif, et qui n'était connu que comme député aux Cortès » (*Loc. cit.*, 3 mars, t. II, p. 40).

chasseurs à cheval sont armés de carabines lisses ; les cuirassiers et les hussards ont un pistolet.

Goeben note le contraste entre la vie bruyante des Allemands et des Français en campagne avec celle des Espagnols : au camp, ceux-ci, bien qu'assez loquaces et portés à la plaisanterie, restent mesurés et gardent en toute circonstance « leur attitude nationale, tranquille, presque majestueuse (1) ».

Ils sont endurants, tempérants et se contentent de peu. Très maniables, ils s'accommodent fort bien de toutes les exigences de la discipline. Au dire de tous les officiers, pendant les longues semaines de fatigues, de combats continuels et de pluies ininterrompues qui s'écoulèrent depuis le départ de Ceuta, alors que la maladie faisait de cruels ravages, on n'a jamais entendu un murmure, jamais surpris chez les hommes un signe de mécontentement (2).

D'ailleurs, sous tous les rapports, ceux-ci sont très bien traités par leurs officiers; de son côté, le Gouvernement s'impose tous les sacrifices nécessaires pour assurer le bien-être des troupes. Les petites infirmeries établies à Ceuta et à Tétuan sont remarquablement organisées ; plusieurs grands vapeurs aménagés en hôpitaux flottants transportent les blessés et les malades jusqu'aux villes de la côte d'Andalousie.

La nourriture est suffisante, en raison de la sobriété du soldat espagnol, mais Goeben pense qu'elle ne le serait pas, à la longue, pour des soldats allemands.

---

(1) *Loc. cit.*, t. II, p. 21. — « On n'entend pas de bruit, jamais on ne voit d'hommes même très légèrement pris de boisson » (*Ibid.*, p. 21).

(2) O'Donnell racontait avec fierté à Goeben que, depuis le commencement de la campagne « il n'y avait eu qu'un cas de conseil de guerre » (*Loc. cit.*, t. II, p. 22).

*
* *

Les négociations rompues, les Marocains recommencent à massacrer les isolés. Des sentinelles sont assassinées dans les rues de Tétuan, sans qu'on puisse retrouver les coupables. On établit autour du camp un réseau de surveillance très serré et l'on prescrit aux hommes la plus grande prudence ; mais malgré toutes les recommandations, des centaines de soldats continuent à sortir sans armes pour aller laver leur linge ou flâner dans le voisinage.

Les meurtres commis par les Marocains exaspèrent les Espagnols (1). Il est décidé que l'on usera de représailles : tout indigène trouvé armé à proximité du camp sera mis à mort. On s'en prendra aussi aux biens des tribus voisines. C'est une opération qui aura le plus salutaire effet, comme on l'a déjà constaté en Algérie. Car les indigènes tiennent peut-être moins à la conservation de leur existence qu'à celle de leur petit avoir et surtout de leurs récoltes et de leurs arbres fruitiers dont la destruction a toujours été considérée en Afrique comme la plus dure vengeance, la plus cruelle punition.

On apprend que l'expédition de la flotte contre les ports de Larache, d'Arzilla et de Rabat a donné peu de résultats, bien que les Espagnols s'en montrent satisfaits et prétendent « que leur marine a fait plus que n'aurait pu faire n'importe quelle autre dans des conditions aussi peu favorables (2) ». On reçoit aussi une nouvelle qui

---

(1) Les Espagnols traitent fréquemment les Marocains « d'assassins et de voleurs ». Une fois cependant, l'un d'eux, en présence de Goeben, fit observer à ses compatriotes que, pendant la guerre de l'Indépendance, « ils avaient usé de procédés identiques à l'égard des Français » (*Loc. cit.*, t. II, p. 26).

(2) *Loc. cit.*, t. II, p. 30.

provoque dans l'armée espagnole une violente colère : la petite garnison de Melilla, ayant exécuté une sortie contre les Marocains, a été surprise par les contingents des tribus environnantes et rejetée dans la ville après avoir perdu plus de 200 tués ou blessés.

Le mauvais temps continue (1) ; aussi constate-t-on à nouveau de nombreux cas de maladies, et le choléra, qu'on croyait définitivement disparu, fait encore des victimes. La flotte ne pouvant approcher de la côte, les approvisionnements commencent à s'épuiser ; la viande fraîche qui, dans ce pays riche en bétail, devrait être en abondance, manque totalement. L'armée consomme de la viande de conserve qu'on a fait venir à grands frais d'Angleterre.

En attendant la marche sur Tanger, Goeben espère voir les Espagnols exécuter, aux environs de Tétuan, quelques opérations assez importantes pour faire sentir leur puissance aux tribus éloignées (2). Mais l'armée reste strictement sur la défensive. Elle s'attend même à une attaque prochaine, car des émissaires ont rapporté que les contingents de Muley Abbas se renforcent peu à peu. Chaque nuit, elle s'enferme soigneusement dans ses camps continuellement mis en émoi par des coups de fusil que tirent quelques Marocains invisibles et insaisissables.

Toutefois les préparatifs de l'expédition sur Tanger

---

(1) Goeben fait remarquer que les brusques variations de température, sans aucune transition, qui se produisent pendant la période des pluies, sur les côtes marocaines, sont très dangereuses pour les Européens, surtout quand ceux-ci n'ont pour tout abri qu'une muraille de tente.

(2) « Avec leur extraordinaire capacité de marche, ils pouvaient très facilement répandre la terreur jusqu'à cinq milles à la ronde » (*Loc. cit.*, t. II, p. 29).

continuent avec activité. Des renforts tirés d'Espagne viennent combler les vides. Les batteries montées qu'O'Donnell avait d'abord pensé à emmener, mais qui auraient alourdi les colonnes, resteront à Tétuan. On marchera « à la légère », avec les batteries de montagne seules, ce qui permettrait d'arriver en trois jours sous les murs de Tanger; mais l'armée restera au moins une semaine au col du Fondak, où des retranchements seront élevés pour y laisser une division chargée de maintenir les communications avec Tétuan. On n'espère pas, d'ailleurs, que la paix soit signée avant qu'on ait atteint Tanger.

Vers le 10, le soleil se montre à nouveau. Aussitôt les Marocains reparaissent.

Le 11, ils attaquent les Espagnols vers le douar de Samsa et tentent de tourner les ailes de l'armée d'O'Donnell.

Trois batteries espagnoles ouvrent le feu. Goeben assiste au combat. « C'était un spectacle vraiment intéressant, dit-il. On voyait chaque obus tomber et éclater... quand il éclatait, ce qui n'était pas le cas pour un grand nombre. L'effet moral n'était pas énorme, cependant l'ennemi cherchait à se défiler davantage. Quant à l'action du feu, elle était presque nulle; les Marocains, en effet, évitaient de former des groupes compacts (1) ».

Quelques moments après les Espagnols se portent à l'attaque.

« Quels soldats remarquables que ces soldats espagnols! Au pas de course — car on avait laissé les sacs au camp — toute la ligne se précipitait derrière les Marocains qui continuaient à tirer en fuyant; elle bondissait par-dessus les blocs de rochers et les broussailles, les clairons sonnant l'électrisante charge, et tous criant

(1) *Loc. cit.*, 12 mars, t. II, p. 106.

sans cesse : « En avant ! ». Elle escaladait ainsi la hauteur que lui abandonnait l'adversaire..... (1) ».

A l'aile droite, les Marocains s'échappent en gravissant, avec une agilité surprenante, des pentes rocheuses presque à pic.

Les troupes d'O'Donnell continuent à avancer : il faut chasser définitivement l'ennemi, car celui-ci ne manquera pas, si on le laisse dans les positions qu'il occupe encore, de venir attaquer l'armée pendant qu'elle se retirera. La dernière crête est enlevée aux cris de : « Vive la Reine ! ».

La nuit était tombée ; l'armée regagna ses camps qu'elle atteignit vers 10 heures du soir.

Les forces espagnoles engagées dans ce combat étaient moins nombreuses que celles de leurs adversaires ; elles avaient eu 20 officiers et 196 hommes tués ou blessés. On estimait la perte des Marocains à 800 ou 1,000 hommes ; mais, selon Goeben, ils n'en avaient pas perdu 100.

Ce chiffre relativement peu élevé s'explique, d'après lui, par la façon dont on avait combattu. Les Espagnols prétendent que leur artillerie rayée avait causé des ravages effrayants dans les rangs marocains ; mais ils ne veulent pas reconnaître qu'il leur manquait l'objectif, première condition pour que leurs pièces pussent produire de pareils effets : à l'aile gauche, après les premiers coups des batteries de montagne, les Marocains s'étaient tenus à distance respectueuse, et, à droite, on n'avait eu aucune artillerie sous la main précisément au moment où ils se retiraient en groupes compacts.

Pendant toute la journée, les Espagnols s'étaient trouvés en présence de simples lignes de tirailleurs auxquelles leur artillerie ne pouvait faire grand mal. Leur

(1) *Loc. cit.*, 12 mars, t. II, p. 108.

feu d'infanterie n'avait pas eu plus d'action, car ils tirent sans viser. Le feu de leurs adversaires, au contraire, avait des effets bien plus sensibles dans les masses avec lesquelles les Espagnols exécutent habituellement leurs attaques décisives.

Ces attaques leur ont donné et leur donneront toujours la victoire, mais dans ce cas les pertes sont presque exclusivement du côté des vainqueurs, car rarement les Marocains attendent d'être abordés à la baïonnette.

Goeben constate que l'infanterie espagnole s'est très bravement battue ; les chasseurs surtout ont été remarquables, et leurs officiers les conduisaient de la façon la plus brillante (1).

Au cours du combat, l'artillerie espagnole a fait une grande consommation de munitions sans résultat appréciable, puisqu'elle n'avait devant elle que des lignes de tirailleurs. C'est, remarque Goeben, une pratique fâcheuse, l'effet moral sur les indigènes devenant bientôt à peu près nul, lorsqu'ils se sont convaincus que cette artillerie fait plus de bruit que de mal.

Des officiers lui expliquent que les pièces rayées étant mises en service peu à peu au cours de la campagne, on profite de toutes les occasions pour exercer les artilleurs. « Vraiment, dit-il, ils doivent maintenant tirer remarquablement, mais c'est là une façon de s'exercer qui exige beaucoup de temps et beaucoup de munitions (2) ».

Au point de vue du tir et de l'utilisation du terrain par les isolés, les Marocains sont bien supérieurs à leurs

---

(1) Après la bataille, O'Donnell disait à Goeben : « Le soldat espagnol, si brave qu'il soit..... veut que ses chefs lui donnent l'exemple et alors on peut tout lui demander ». Aussi, lorsque la situation le comportait, O'Donnell s'est toujours mis à la tête des troupes, s'exposant parfois un peu plus qu'un commandant en chef n'a le droit de le faire (*Loc. cit.*, Camp de Vad-Ras, 25 mars, t. II, p. 186-187).

(2) *Loc. cit.*, 13 mars, t. II, p. 121.

adversaires. Ils n'ont que de longs fusils à pierre, mais tirent pourtant d'assez loin avec une sûreté surprenante. « Toutefois ces pauvres diables font pitié, car il est trop évident qu'ils n'ont aucun élément de victoire en leurs mains..... Ils n'ont rien à opposer aux baïonnettes des colonnes d'attaque espagnoles, rien aux charges des escadrons espagnols si faibles qu'ils soient, et, en face de l'artillerie rayée espagnole, leur unique ressource consiste à éviter soigneusement de former des groupes compacts, même à plusieurs milliers de pas (1) ».

Leurs cavaliers, qui ne sont en réalité que des fantassins montés, ne connaissent que le combat à coups de fusil ; leur tactique est toujours la même : ils lancent leurs petits chevaux vers les lignes ennemies ; quand ils sont à bonne portée, ils tirent, puis tournent bride pour aller recharger leur arme. Mais ils ne peuvent ni aborder avec succès une infanterie européenne, ni résister à une cavalerie qui se présente en rangs serrés.

Ils ont deux immenses avantages : leur pays impraticable (2) et son climat inhospitalier ; ils devraient se borner à inquiéter continuellement les troupes espagnoles, car en se laissant entraîner à des combats dans des endroits facilement accessibles à leurs ennemis, ils vont toujours au-devant de nouvelles défaites.

*
* *

Après le combat, les envoyés marocains reparaissent au camp. Ils demandent au nom de l'humanité une paix honorable ; mais ils déclarent encore que le Sultan ne peut céder Tétuan et que, si O'Donnell continue à avan-

---

(1) *Loc. cit.*, 13 mars, t. II, p. 121-122.

(2) « Ce qui frappe particulièrement les Européens dans ce pays, dit Goeben, c'est l'absence de tout chemin » (*Loc. cit.*, t. I, p. 300).

cer, le fanatisme va provoquer des désordres et des bouleversements qui ébranleront la seule autorité avec laquelle les Espagnols pourraient conclure un arrangement durable.

O'Donnell accepte de soumettre à nouveau cette question de la paix au gouvernement espagnol, auprès duquel il appuie lui-même d'une façon pressante les modifications proposées aux premières conditions.

Les envoyés reviendront le 17 chercher la réponse de Madrid ; l'un d'eux part immédiatement et va enjoindre aux Kabyles de cesser les hostilités jusqu'à cette date.

Ils ont été aussi chargés par Muley Abbas d'exprimer ses regrets pour l'agression qui a amené le combat du 11 et qu'il a été impossible d'empêcher. Il est arrivé, en effet, au camp marocain, des contingents des tribus qui avaient battu la garnison de Melilla. Soutenus par le parti de la guerre, ces nouveaux venus ont impérieusement exigé l'attaque, car ils voulaient montrer à leurs coreligionnaires comment on met en fuite les chrétiens.

Les Espagnols espèrent fermement la paix. Le 15, le bruit court même qu'elle va être conclue ; les Marocains sont prêts, paraît-il, sur les conseils de l'Angleterre à la signer à n'importe quelles conditions.

Néanmoins, O'Donnell pousse activement les préparatifs en vue de l'expédition sur Tanger, au cas où les négociations n'aboutiraient pas. On continue à débarquer des approvisionnements de toute sorte, des chevaux et des mulets. Les troupes manœuvrent, mais sur un sol absolument plat, et non sur un terrain accidenté qu'il leur serait facile de trouver aux portes du camp.

Goeben constate que dans les exercices à rangs serrés on n'attache que peu d'importance à l'alignement et au principe du coude à coude, alors que dans l'ordre dispersé règne une « pédanterie exagérée » : après chaque mouvement, l'alignement des tirailleurs est rectifié à l'aide de fanions ; les intervalles sont mesurés avec un

soin extrême et le feu s'exécute très régulièrement de la droite à la gauche. Naturellement, devant l'ennemi, il n'est plus question de tout cela. Mais les Espagnols prétendent, de cette façon, habituer leurs hommes à avoir toujours l'œil sur leurs voisins et sur leurs chefs (1).

Au combat, les tirailleurs sont fort près de leurs bataillons : c'est juste le contraire de ce qui se passe sur le terrain d'exercice, où l'on ne tient aucun compte des conditions particulières de cette guerre (2).

*
* *

L'organisation politique et militaire du Maroc n'a guère changé depuis un millier d'années. Le Sultan est le maître absolu, mais il ne l'est qu'autant qu'il a à sa disposition une armée suffisante pour imposer sa loi aux tribus et capable d'abattre la résistance des plus puissantes. A cet effet, il a autour de lui une garde noire de 5,000 hommes environ. En même temps que cette garde noire, les troupes impériales proprement dites comprennent une autre garde, *le Haskar*, et une sorte de milice employée pour l'administration et appelée *Magsen*.

En plus de ces troupes, tout individu valide possède des armes et est un guerrier, non pas du Sultan, mais guerrier de sa tribu. Celle-ci constitue un petit État dans l'État, très enclin à se comporter dans ses rapports avec le monde extérieur comme une puissance indépendante, si sa force le lui permet.

---

(1) *Loc. cit.*, 16 mars, t. II, p. 125.

(2) « Le règlement d'exercice espagnol pour l'infanterie est très diffus, dit encore Goeben ; il est copié dans ses grandes lignes sur le règlement français et comprend comme celui-ci beaucoup de formations et de mouvements inutiles ou extrêmement compliqués » (*Ibid.*, p. 124).

Lorsque l'Empereur veut combattre un ennemi extérieur, il doit faire réunir les contingents des tribus. Les soldats amènent avec eux leurs tentes, leurs chevaux, leurs chameaux, souvent aussi toute leur famille, et n'apportent des vivres que pour un certain temps ; leurs approvisionnements épuisés, ils s'en retournent chez eux.

Afin d'éviter cette pratique désastreuse pour la puissance militaire du Maroc, on paye actuellement une solde à ces contingents. D'ailleurs, d'après des nouvelles reçues de Gibraltar, le Sultan a l'intention d'organiser un rudiment d'armée régulière sur le modèle de l'infanterie indigène française d'Algérie, et il cherche des instructeurs.

*
* *

Les conditions de paix ont été modifiées à Madrid. Le gouvernement espagnol n'exige plus la cession définitive de Tétuan, mais seulement l'occupation de cette ville et de son territoire en gage du payement de l'indemnité fixée à 500 millions de réaux (1).

Ces nouvelles dispositions ont été communiquées le 17 aux envoyés marocains, qui doivent rapporter une réponse le 21.

Dans l'intervalle, malgré les ordres du khalife, les hostilités recommencent autour du camp. Le 19, des cavaliers et des fantassins kabyles se jettent sur les avant-postes espagnols ; mais bientôt une centaine de réguliers arrivent et, non sans avoir essuyé quelques coups de fusil, forcent les agresseurs à cesser le feu et à rétrograder. Puis les deux groupes se retirent sans se soucier autrement des Espagnols stupéfaits.

Ces attaques tiennent l'armée en haleine. Néanmoins,

---

(1) Un réal vaut environ 0 fr. 25

comme on s'imagine que les Marocains ont peur des esprits et ne tenteront rien pendant la nuit, on trouve superflues, après le coucher du soleil, les mesures habituelles de sécurité. « Il est absolument improbable, dit Goeben, qu'une fois, à minuit, 10,000 Marocains se jettent sur un des camps en criant : « Allah! ». Ce serait pourtant bien facile! (1) ». Si les Espagnols, en effet, redoublent de vigilance pendant le jour, la nuit, ils font rentrer tous leurs postes, de sorte que rien ne pourrait empêcher l'ennemi de s'avancer jusqu'à quelques pas d'eux. L'armée semble en avoir vaguement conscience et manifeste une certaine nervosité qui se traduit par des alarmes fréquentes, tout le monde courant aux armes, sans ordre et sans motif connu. Souvent, c'est un mulet échappé qui est la cause de tout cet émoi.

Le 21, les envoyés reviennent : Muley Abbas, tout en désirant personnellement la paix, ne peut accepter les conditions qui lui sont faites. Les pourparlers sont rompus. « Cette nouvelle, dit Goeben, qui se répand rapidement dans toute l'armée, provoque un vif mécontentement contre le Gouvernement qui, par ses prétentions exagérées, empêche la conclusion de la paix (2) ».

Alors le rédacteur de l'*Écho de Tétuan* et deux autres publicistes, qui ont assisté à la campagne depuis son début, obtiennent d'O'Donnell l'autorisation de quitter l'armée pour se rendre en toute hâte à Madrid. Convaincus que la continuation de la guerre ne peut être que funeste à l'Espagne, ils veulent aller exposer la vérité « sans fard » et agir sur l'opinion publique en faveur de la paix. Quand ils prirent congé du général en chef, celui-ci fit allusion à la possibilité d'un désastre dans les déserts de l'Afrique et, tout en parlant de la

(1) *Loc. cit.*, Au camp de Tétuan, 20 mars, t. II, p. 148.
(2) *Loc. cit.*, 21 mars au soir, t. II, p. 152.

prochaine campagne sur Fez et Méquinez, il laissa entendre qu'il se rendait compte des dangers auxquels l'armée allait s'exposer en s'éloignant de la flotte, qui avait constitué jusque-là sa base d'opérations.

Ainsi, des deux côtés, les commandants en chef souhaitent la paix, tandis que les gouvernements de Madrid et de Méquinez, ainsi que la masse du peuple espagnol et du peuple marocain, demandent la continuation de la guerre. On va donc se battre à nouveau.

Goeben trouve la situation des Marocains excellente s'ils savent gagner du temps et s'ils ne livrent pas de bataille rangée.

Du côté espagnol, dès le 21, jour de la rupture des pourparlers, les trois corps d'armée, la division de cavalerie et le corps de réserve (1) ont reçu des ordres pour le départ (2).

On prévoit un sérieux combat pour le deuxième jour de marche, car il faudra s'emparer des passes du Fondak, qui sont, paraît-il, solidement fortifiées.

Le 23, à 8 heures du matin, l'armée se met en mouvement dans la direction de Tanger (3). Elle emporte six jours de vivres de campagne. Elle emmène aussi un troupeau de 150 têtes et du fourrage pour cinq jours.

Au début, la vitesse de marche est très lente. Les haltes sont fréquentes. Les ingénieurs croient nécessaire d'améliorer le chemin et de jeter un pont sur un ruisseau ; pourtant, le 11 mars, l'armée avait déjà opéré dans cette

---

(1) Soit 52 bataillons, 11 escadrons, 9 batteries, 12 compagnies du génie dont l'effectif atteint au moins 32,000 hommes.

(2) Goeben fait remarquer (p. 164) que, dans ces conditions, l'ennemi pouvait très bien connaître le 23 les dispositions adoptées pour la marche sur Tanger.

(3) Le départ fut retardé de deux heures environ par suite d'un épais brouillard.

région sans que personne y eût songé. D'ailleurs, des bataillons franchissent le ruisseau en se mouillant à peine les pieds ; enfin, tous ces travaux que l'on entreprenait en pleine marche, auraient pu être exécutés en quelques heures pendant les semaines d'inaction que l'on avait passées au camp.

Vers 9 heures, le combat commence (1).

Les Marocains font preuve de la plus grande bravoure. Rejetés de hauteur en hauteur, ils défendent obstinément leurs positions successives. « Les pauvres diables, dit Goeben, ont vraiment fait tout ce qu'ils pouvaient, et leurs adversaires, étonnés, sont unanimes à reconnaître que jamais ils n'ont résisté avec tant d'opiniâtreté (2) ».

Quant aux Espagnols, ils sont lourdement chargés ; une chaleur accablante les empêche de se battre avec l'élan et la vigueur qui avaient rendu leurs assauts irrésistibles dans les rencontres précédentes. Des bataillons entiers plient sous le choc de l'ennemi, et certaines attaques sont plusieurs fois repoussées. Mais les soldats d'O'Donnell font preuve de la plus grande audace, de la plus remarquable bravoure. Ils devaient vaincre malgré tous les efforts de leurs adversaires, et leurs baïonnettes devaient avoir raison de l'acharnement des Marocains.

Ceux-ci furent peut-être moins frappés de l'admirable courage de leurs ennemis que des effets de la batterie de fuséens. Lorsque cette batterie ouvrit le feu et que ses premiers coups arrivèrent avec des sifflements terribles, en projetant des éclairs, au milieu de la plaine où galopaient et couraient des milliers de Marocains, ces derniers s'arrêtèrent net : on les eût dit frappés par une décharge électrique ; puis, une seconde plus tard, ils se

---

(1) Les Espagnols l'appelèrent : combat de Vad-Ras.

(2) *Loc. cit.*, Camp de Vad-Ras, 23 mars, t. II, p. 160.

mirent à fuir dans toutes les directions, comme s'il s'agissait d'échapper au plus terrible des dangers.

Les Espagnols, au lieu de profiter de cette panique, continuèrent à tirer fusée sur fusée. Bientôt les Marocains s'aperçurent que ces coups, dont les premiers les avaient épouvantés, faisaient plus de bruit que de mal; ils s'enhardirent, se reformèrent un peu plus en arrière et recommencèrent à combattre.

La baïonnette brisa leur résistance. Des bataillons se lancèrent sur un village qui brûlait, mais où les indigènes tenaient encore. Avant de lâcher pied, ces derniers se précipitaient sur les colonnes ennemies, saisissaient des hommes dans leurs rangs et retournaient les jeter au milieu des flammes.

Le combat se termina vers 5 heures du soir par la retraite de l'armée de Muley Abbas. Les Espagnols dressèrent leurs tentes sur les positions conquises; leurs pertes en morts et en blessés s'élevaient à 108 officiers et 1,200 hommes environ (1).

*
* *

Pour atteindre Tanger, il reste encore à franchir les défilés du Fondak, où l'on s'attend à une sérieuse résistance. Goeben s'étonne que le commandant en chef n'ait pas profité des heures qui s'écoulèrent jusqu'au coucher du soleil pour s'approcher de ces positions sur lesquelles il aurait pu lancer le lendemain matin, à la première heure, ses troupes reposées et fraîches.

---

(1) Les Espagnols évaluaient la force de leurs adversaires à plus de 50,000 hommes et ne doutaient pas qu'ils n'eussent perdu de 6,000 à 8,000 hommes. Goeben estime que les effectifs ennemis ne dépassaient pas ceux de l'armée d'O'Donnell et que les pertes des Marocains devaient être inférieures à celles des Espagnols.

Le 24, les envoyés marocains reparaissent au camp. Ils sont porteurs d'une lettre de Muley Abbas, dans laquelle celui-ci exprime son vif désir de mettre un terme à la guerre et, dans ce but, demande une entrevue pour fixer les bases d'un traité. O'Donnell leur répond que si le Prince veut conclure la paix aux conditions qu'il connaît déjà, il acceptera volontiers cette entrevue, dont Muley Abbas devra lui fixer la date avant le lendemain matin ; sinon, l'armée se remettra en marche.

Le 25 au matin, aucune réponse n'étant encore parvenue, l'ordre est donné d'abattre les tentes. Quelques instants après, un cavalier marocain arrive au galop annoncer que Muley Abbas viendra, entre 8 et 9 heures, conférer avec le général en chef espagnol.

En effet, au camp marocain, le parti de la paix, à la tête duquel se trouve Muley Abbas lui-même, a définitivement pris le dessus, après la nouvelle bataille de la veille dans laquelle Allah avait abandonné les Croyants, « et les tribus venues de l'intérieur, pleines de l'ardeur de combattre et sûres de la victoire, ont senti, elles aussi, la supériorité des armes espagnoles (1) ».

De leur côté, les soldats d'O'Donnell, même après ce nouveau succès, continuent à souhaiter vivement la fin des hostilités, différant en cela de leurs compatriotes qui « chez eux jouissent tranquillement de la paix, mais n'en sont que plus belliqueux (2) ». Ils se rendent parfaitement compte des difficultés et des dangers qu'entraîneraient la continuation de la guerre et la marche vers l'intérieur ; l'ennemi, bien que vaincu, n'est pas abattu, et il a trouvé, dans la chaleur qui devient accablante, un nouvel et puissant allié.

---

(1) *Loc. cit.*, Camp de Vad-Ras, 25 mars, 7 heures matin, t. II, p. 184.

(2) *Ibid.*

Enfin, le 25, la paix est conclue. Les Espagnols exultent ; généraux et officiers s'embrassent en pleurant de joie. Goeben est seul peut-être, avec ses compagnons, à regretter que la campagne se soit terminée si vite.

Le rôle de la mission prussienne est achevé. Elle s'embarque le 30 mars pour rentrer en Europe.

*
* *

Lorsque Goeben se retrouva sur le sol de l'Espagne, il constata que la conclusion de la paix y avait causé le plus grand mécontentement. Le peuple, en effet, avait espéré des conquêtes et surtout l'humiliation de l'ennemie héréditaire, l'Angleterre ; tous ses rêves s'étaient évanouis (1).

L'Espagne avait fait une belle moisson de gloire, mais au prix de lourds sacrifices. Il avait fallu dépenser les millions sans compter (2), et les pertes en hommes subies au cours de la campagne étaient considérables.

Goeben fait observer que les chiffres des rapports officiels restent au-dessous de la réalité (3).

Il a pu se procurer le relevé suivant des pertes de l'armée d'Afrique jusqu'à la fin de mars :

---

(1) Goeben ajoute : « Les Espagnols raisonnables se rendaient compte que leur patrie pour se développer avait, avant tout, besoin de la paix, et même dans le cas le plus favorable ne pouvait rien tirer de bon du Maroc » (*im günstigsten Falle in Marokko nichts Gutes holen konnte*) (*Loc. cit.*, Séville, 6 avril, t. II, p. 236).

(2) « On évalue à 100 ou 110 millions de réaux par mois les dépenses occasionnées par cette campagne » (*Loc. cit.*, 16 mars, t. II, p. 128).

(3) Les Espagnols ont une légère tendance, semble insinuer Goeben, à réduire, dans leurs documents officiels, le chiffre de leurs pertes et à amplifier celles de leurs adversaires. « On sait très bien, dit-il, que d'après les rapports des généraux christinos, au cours de la guerre contre les Carlistes, chacun de ceux-ci a, en moyenne, été tué trois fois..... » (*Loc. cit.*, t. II, p. 324).

Le total des pertes au combat a été de 786 tués (1) et de 5,990 blessés (2). Parmi ces derniers, 366 moururent des suites de leurs blessures (3).

Le chiffre des malades admis dans les hôpitaux pendant les quatre premiers mois de la campagne s'éleva à 205 officiers et 32,269 sous-officiers et soldats dont 32 officiers et 2,714 hommes moururent.

Au 24 mars 1860, 25 officiers et 4,435 hommes malades, avec 116 officiers et 1,474 hommes blessés, étaient encore en traitement.

Il faut ajouter à ces chiffres les nombreux malades qui moururent, surtout au moment de l'épidémie de choléra, sans entrer à l'hôpital (4), et enfin les officiers et les hommes qu'on envoya en congé, ce qui ne donne pas moins de 33,000 malades, dont 2,888 moururent (5), soit plus de 8,78 p. 100.

Au début des opérations, l'armée avait un effectif de 35,000 hommes; elle reçut au cours de la campagne environ 20,000 hommes de renfort.

En tenant compte des prisonniers et des manquants, on obtient pour les pertes un total général de 40,000 hommes, dont 4,300 morts.

---

(1) Dont 53 officiers.

(2) Dont 354 officiers.

(3) Dont 44 officiers.

(4) Dans la marche de Ceuta sur Tétuan, il n'y eut pas moins de 14,000 cholériques.

(5) Dont 61 officiers.

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET C°, 2, RUE CHRISTINE.

UCSB LIBRARY
X-52279

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 618 163 0

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Ce, RUE CHRISTINE, 2.